

puissamment à rassainir ; sans ces larves, nous serions constamment exposés aux fièvres malignes et autres maladies qui n'ont pour cause que les miasmes délétères qui s'échappent des mares, dans la saison des chaleurs.—C'en fut assez pour convaincre nos auditeurs, et nous trouvâmes après cela un aide pour nos recherches dans chacun d'eux.

A 3 h. P. M. nous entrons dans la gare de Savannah. Nous prenons de suite un omnibus qui doit nous conduire à la *Marshal house*, qu'on nous a dit être un hôtel de première classe. Nous voyons sur les quais qui avoisinent la gare une immense quantité de balles de coton, toutes prêtes pour l'exportation ; et partout ce ne sont que voitures chargées de semblables balles. Mais à peine étions-nous en route dans l'omnibus, qu'une odeur infecte et des plus pénétrantes se fait sentir et persiste pendant presque tout le trajet. Quelle est cette odeur ? nous n'avons jamais rien senti de pareil ! et aussitôt notre compagnon et nous de nous mettre le sens olfactif à l'abri, en nous pressant le mouchoir sur les narines ; mais, nos Américains, eux, ne paraissent pas s'en inquiéter du tout. Ne pensez-vous pas, dites-nous à notre compagnon, que ces Américains ont les narines doublées en tôle, pour ne faire aucun cas d'une semblable puanteur ! L'*Assa fætida* et nos lieux d'aisance sont des parfums comparés à cette odeur ! Mais d'où vient-elle ? Ce ne sont certainement pas les balles de coton qui l'émettent !... Un voisin à qui nous faisons part de notre inquiétude, nous dit que ce n'était rien, que c'était simplement l'odeur du guano qu'on vendait sur les quais, pour l'engrais des champs. Nous pensons qu'il nous faudrait vivre longtemps près du guano pour nous habituer à en supporter l'odeur.

(A continuer).